

SCHUBERT IN LOVE

Depuis vingt ans, les musiciens de l'Ensemble Contraste ne cessent de nous surprendre avec des choix de répertoires brouillant sans cesse les cartes qu'ils avaient en mains à la sortie de leurs études baroque ou classique. Ce collectif ne s'interdit aucun défi et joue en toute liberté ce qu'ils aiment, de Bach à Piazzola, de Gounod à la comédie musicale. Il nous présentent aujourd'hui un autre alliage en invitant la chanteuse franco-américaine, Rosemary Standley, bien connue des Traversées (Love I obey, Birds on a wire), à visiter Franz Schubert et la beauté insurpassée de quelques uns de ses six cents lieder. Pour toucher à ce monument musical, il fallait avoir les idées claires et un certain courage ! Ce que possèdent Arnaud Thorette et Johan Farjot, ce dernier signataire des arrangements. Ils ont ainsi sorti Schubert de son catalogue classique en mettant en évidence le rythme organique de sa musique, appuyé par des instruments inhabituels, percussions et impro à la trompette par exemple. Mais surtout, grâce à la voix chaude, ouatée, sans vibrato lyrique de Rosemary Standley, ils nous ont révélé son ADN populaire.

L'image d'Epinal d'un Schubert, composant un lied sur une table de café à Vienne, plongé dans une ballade allemande et la fumée de tabac, s'impose alors dans notre imaginaire.

Schubert in love, est un titre qui va bien tristement au musicien. Né en 1797 dans la famille d'un instituteur, il était destiné à prendre la charge de son père, ce qui fit l'objet de bien des discordes, Schubert s'y opposant et rêvant d'une carrière de compositeur d'opéras.

Entre dix sept et dix huit ans, il est amoureux d'une chanteuse et compose une série de lieder sur des poèmes de Goethe comme Marguerite au rouet, chant douloureux de Marguerite attendant Faust qui l'a séduite. C'est le premier des soixante-douze poèmes de Goethe que Schubert met en musique et qu'il lui envoie. Sans un mot, ils lui sont renvoyés par le poète, blessure inoubliée. Il y avait pourtant dans la série Le lied du Mignon et Le Roi des Aulnes, terrible légende allemande de l'homme squelette terrorisant les voyageurs, devenus des succès planétaires.

Venait ensuite en 1817, il a vingt ans, le lied La jeune fille et la mort, encore la mort, (texte de Matthias Claudius), dont il reprend le thème en 1824 dans le célèbre andante de son quatorzième quatuor à cordes.

En 1818, un poste de maître de musique des filles du comte hongrois Esterhazy, qui passe la belle saison dans son château à Zsellig, lui est proposé. Il y rencontre pour la première fois la fille aînée, Caroline, vite devenue sa complice, sa Dame de cœur pour la vie, et pour laquelle il compose des sonates à quatre mains qu'ils jouent ensemble. Amour impossible dont on ne sait s'il a été partagé, mais qui l'habitera jusqu'à sa fin.

A Vienne, Schubert se réfugie dans l'amitié fidèle d'artistes réunis dans les Schubertiades qu'il anime de sa musique. Il compose beaucoup, notamment sa cinquième messe en si bémol majeur dont nous entendrons le credo, puis un opéra comique en un acte, Les Conjurés ou la Guerre domestique, dite aussi La croisade des Dames, inspiré de la comédie d'Aristophane, Lysistrata, qui mettait en scène la rébellion des femmes contre les hommes.

Mais en 1823, l'œuvre, qui épouse si bien les sentiments de cet homme solitaire et dépressif, ne sera plus aussi légère. Il écrit dans une lettre « Quand je veux décrire le chagrin, c'est l'amour qui vient, et quand je veux décrire l'amour, c'est le chagrin qui s'impose ».

On lui découvre une maladie vénérienne, la syphilis, qu'il sait incurable. Malgré sa santé qui se dégrade, il compose toujours autant. On entendra de cette période, l'Ave Maria, qui n'était pas un chant religieux tel qu'il est programmé habituellement, mais une imploration à la Vierge pour sa protection, chantée par Ellen, La Dame du Lac, héroïne en fuite du roman éponyme de Walter Scott. Mais nos artistes ont eu raison de laisser la part belle au Winterreise dans leur programme, le Voyage d'hiver, l'un des cycles les plus bouleversants de toute la musique, composé en 1827 comme ultime témoignage de son désespoir. Schubert se reconnaît dans le narrateur, né sous la plume du poète Wilhelm Müller, et partage sa douleur d'avoir perdu le bonheur d'autrefois, bonheur qu'il dit n'être qu'illusion. 1827, c'est aussi l'année de la mort de Beethoven, son mentor absolu, dont il accompagnera la dépouille en porteur de torche.

Il meurt l'année suivante à trente et un ans, laissant plus de mille œuvres à son catalogue. Son frère Ferdinand réunira des lieder dispersés que regroupa l'éditeur sous le titre posthume de Schwanengesang, Le Chant du Cygne. Il s'y trouve des perles comme cette sérénade, Ständchen, sur un texte de Ludwig Rellstab, chantée, dit le poète, quand meurt le cygne d'Apollon, le dieu du chant et de la musique.